

Une résurrection qui continue d'interroger

Foi » Un quart des Suisses croient que Jésus est ressuscité physiquement après avoir été crucifié, selon un sondage.

Quelque 26% des Suisses affirment «croire en la résurrection physique de Jésus». Ils seraient 37% chez les catholiques, 23% chez les réformés, 90% chez les évangéliques, mais également 25% chez les personnes se rattachant à «une autre religion», selon une récente étude, réali-

sée par l'Institut Link pour le compte du journal *Quart d'heure pour l'essentiel*. Ces chiffres ne sont-ils pas surprenants? «Non, car la grande majorité des réformés et des catholiques sont des membres distancés», rappelle Jörg Stolz, sociologue des religions. «La résurrection physique, qui s'apparente aux miracles, est un terme trop fort pour beaucoup d'entre eux.»

De fait, s'il a été possible pour les historiens de tracer la véracité

de la crucifixion, entre l'an 30 et 33 de notre ère, il en est bien autrement en ce qui concerne sa résurrection. «On n'est pas au niveau d'un événement historique que l'on pourrait confirmer ou infirmer», lâche Andreas Dettwiler, professeur de théologie à l'Université de Genève. «Cet événement échappe totalement à l'investigation historique. On ne peut être ici que sur le registre d'une affirmation de la foi.» Même son de cloche du côté du

théologien François Vouga: «Le fait de Pâques, ce n'est pas la résurrection physique de Jésus, mais que des disciples disent l'avoir vu vivant, que des croyants l'annoncent vivant. C'est ça qui fut décisif.»

Les avis divergent aussi entre réalité et symbolisme. Mais une chose est sûre: «Jésus n'est pas revenu à la vie comme Lazare à qui Jésus avait offert une nouvelle vie, pointe Andreas Dettwi-

ler. Si cela avait été le cas, Jésus aurait dû mourir une seconde fois.» Et de citer Paul, dans sa lettre aux Romains: «Christ ressuscité des morts ne meurt plus; la mort n'a plus de pouvoir sur lui.» «On n'a pas affaire ici à une réanimation de cadavre, souligne le théologien Christophe Chalameit. La résurrection n'est pas un retour à la vie, mais une accession à une autre dimension de la vie, une vie nouvelle en Dieu.» » ASS/PROTESTANTO

ROME

DIACONAT FÉMININ

Le pape François a créé une nouvelle Commission d'étude sur le diaconat féminin. Le pontife argentin l'avait annoncé à la clôture du Synode sur l'Amazonie. Cette nouvelle commission, qui compte 5 femmes dans ses rangs, dont la théologienne Barbara Hallensleben, de l'Université de Fribourg, sera présidée par le cardinal Petroschi, archevêque de L'Aquila, en Italie.

CATH.CH

Le coronavirus impose la poursuite d'un «carême» après Pâques. Punition ou promesse de renouveau?

La quarantaine au-delà du carême

« PASCAL FLEURY

Fêtes de Pâques » Ce Samedi-Saint marque le dernier jour du carême, cette «sainte quarantaine» que s'imposent les fidèles dans l'attente de la résurrection du Christ. En ces temps de pandémie, comment comprendre, à la lumière de la Bible, cette autre «quarantaine» que l'on est appelé à vivre dans le confinement, même au-delà de Pâques? Les explications du bibliste et archéologue Jean-Bernard Livio, jésuite à Fribourg.

La quarantaine vient de 40, un important chiffre biblique...

Jean-Bernard Livio: Historiquement, la quarantaine n'est pas d'abord une donnée médicale, même si Hippocrate semble en parler au IV^e siècle avant J.-C. Selon lui, une maladie ne pouvait plus se propager après 40 jours d'isolement. De fait, le nombre 40 est surtout un chiffre biblique. Il a une valeur symbolique, comme le 7, qui signifie la plénitude, ou le 12, qui marque l'élection par Dieu et son amour dans l'humanité: 12 fils de Jacob, 12 tribus d'Israël, 12 apôtres... Le nombre 40 symbolise une génération, la durée moyenne d'une vie, à l'époque. Aujourd'hui, ce serait plutôt deux fois quarantaine!

Quel message cache ce nombre 40 dans la Bible?

Il signifie un temps certes long mais dont on sort. Il sous-entend qu'il faut de la patience, tenir le coup, avant de pouvoir se sortir d'une épreuve. Les Hébreux ont passé 40 ans dans le désert avant d'entrer en Terre promise. Le déluge a duré 40 jours avant que la pluie ne cesse. Le prophète Elie a marché 40 jours et 40 nuits avant d'atteindre le mont Horeb. Ce chiffre clé est cité 98 fois dans la Bible. Il fait souvent référence à la sortie d'Égypte. En exil à Babylone, le peuple juif se demandait ce qu'il avait fait à Dieu pour être réduit en esclavage; arrivé en Terre promise, il s'est remémoré sa libération au travers du chiffre 40. Cette expérience du désert a traversé l'Ancien Testament, avec toujours cette idée que l'on peut s'en sortir. Les Évangiles vont aussi exploiter ce chiffre, par exemple pour signifier la longue retraite du Christ dans le désert. Là aussi, malgré les tentations de Satan, Jésus s'en sort.



La tentation de saint Antoine, père du monachisme chrétien, par Jérôme Bosch (v. 1500). Musée du Prado

LE CONFINEMENT VOLONTAIRE DES MOINES ET ERMITES

Le confinement qu'impose le coronavirus nous renvoie à ces moines et religieuses cloîtrés dans des monastères ou reclus dans des ermitages. Au IV^e siècle, Basile de Césarée s'était inspiré de la triple «quarantaine» du prophète Moïse pour concevoir son schéma monacal idéal. Mort à 120 ans, Moïse avait passé 40 ans à la cour de Pharaon, puis 40 ans comme berger dans le désert, avant d'accompagner durant 40 ans son peuple vers la Terre promise. Le projet de vie de Basile comprend ainsi trois temps: étude de la sagesse du monde, retraite en prière et accompagnement du peuple vers Dieu. Avant ce Père de l'Eglise, saint Antoine le Grand, ermite et

fondateur du premier monastère chrétien, avait montré le chemin. Comme le Christ retiré pendant 40 jours, il avait subi les tentations du diable dans le désert égyptien. «Ces tentations sont encore les nôtres aujourd'hui, commente le Père Jean-Bernard Livio. Ce sont des faiblesses qui nous empêchent d'être entièrement enfants de Dieu, dans la contemplation, l'admiration et l'émerveillement. Or depuis que je suis confiné, je n'ai jamais entendu autant d'oiseaux siffler dans le jardin!» Selon lui, le renoncement n'est pas essentiel dans la spiritualité des moines. «Ils me disent souvent n'avoir renoncé à rien: ils ont l'Essentiel!» PFY

Etymologiquement, le carême est dérivé de quarante en latin. Mais sa signification a changé...

La liturgie du carême date de la fin du IV^e siècle, à l'époque des grandes persécutions des chrétiens. Elle s'est développée tout particulièrement en période d'épidémies, de guerres ou de catastrophes. L'Eglise la propose comme une pratique d'endurance à l'approche de la Pâque, qui signifie littéralement le «passage». Il s'agit non seulement de se placer en «quarantaine», en se mettant à l'écart du monde, comme les premières communautés d'ermes (*eremos* signifie désert), mais aussi de pratiquer le jeûne et d'accepter toutes sortes de renoncements pour pouvoir mieux «passer». Cette tradition de privation et de pénitence s'est prolongée à travers les siècles. L'interprétation serait probablement à chercher du côté de cette malheureuse culpabilité de l'homme, qui veut que s'il nous arrive un malheur, ce doit être de notre faute. Nous nous sommes mis à «payer» pour racheter notre salut, alors que le salut nous est gratuitement offert.

Pourtant, le carême est aussi chargé d'espérance?

Il y a quelque chose d'assez malsain dans l'interprétation d'un carême qui ne serait qu'un temps de renoncement. Le carême est d'abord une montée vers Pâques. Nous n'avons pas à renoncer, nous avons à nous émerveiller, à devenir des admirateurs de la création, et par là du Créateur. Le carême n'est pas 40 jours de privation, mais 40 jours où l'on se prépare, où l'on se «parfume», comme le dit l'Evangile de Jean à travers le personnage de la femme au parfum, pour manifester que nous sommes en marche vers Celui qui va nous remettre debout, qui va nous «re-susciter». Heureusement, un énorme effort a été fait en catéchèse depuis Vatican II pour insister justement sur la dynamique du carême comme une montée vers Pâques, et non plus en faire un temps où l'on pousse «une tête de carême»!

Avec le coronavirus, une autre quarantaine nous est imposée. Comment la comprendre?

Premier constat: nous sommes devant une incertitude telle, s'agissant de l'évolution de la pandémie, que même l'envie de

trouver un coupable nous échappe. J'espère que plus personne ne pense que c'est Dieu qui nous envoie ce virus! Second constat: le confinement a suscité soudain beaucoup de solidarité, les gens s'appellent, s'entraident, vivent plus sobrement qu'avant. Nous sommes passés d'une orgie commerciale développée par l'économie à une fermeture des commerces imposée par l'Etat. Cela interpelle: peut-on vivre avec moins de moyens? Il semble que oui.



«Une autre façon de mettre Dieu dans notre vie»

Jean-Bernard Livio

Dernier constat: nous sommes obligés de réinventer notre relation à Dieu. Privés de la prière communautaire et des sacrements à l'Eglise – pour la première fois, il ne sera pas possible de célébrer Pâques en assemblée liturgique – il nous faut dès lors inventer une autre façon de mettre Dieu dans notre vie. Pour beaucoup, c'est une dimension nouvelle à trouver, un retour à l'essentiel: on ne l'appellera pas forcément Dieu, ce sera une qualité de relation, de partage, un geste, un sourire... Tout cela, ce sont des mots différents pour dire Dieu.

Que peut-on attendre de cette quarantaine?

Une quarantaine, c'est un temps long. On est en plein confinement et on ne sait pas combien de temps ça va durer. Mais on en sortira, c'est sûr! Tout cela est très biblique. Le carême doit déboucher sur Pâques! Cette pandémie va-t-elle déboucher sur des relations plus humaines, plus vraies, sur un plus grand respect de la nature, sur une plus grande admiration de tous ces hommes et femmes qui se battent aujourd'hui pour aider les autres? Si oui, alors vraiment, ce sera Pâques! »